

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 71 (1932)  
**Heft:** 37

**Artikel:** Ces dames jabottent  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-224775>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :  
Agence de publicité Amacker  
Palud 3, Lausanne.



## LA RENALLHIE ET LO RAT

On rat, qu'avâi bin dèdjônâ,  
Sein allâvè sè promènâ  
Lo long dè l'étang dâi Râpaille,  
Quand l'apêchâi onna renallhie  
Que te lâi fâ ein soresèint :  
— Accutâ, mè n'amî, i'è trovâ, stu matin  
Dèzo on tronc que lè catsivè,  
On bocon dè lard, que godzivè,  
Et 'na couennâ dè boutefâ :  
Quin bon repè cein no farâ !  
Té faut veni dein ma catsetta :  
On lâi porrâ bâire quartetta  
(Lo liquido nè manquè pas !)  
Et sè bagnî, sè promènâ,  
Aprî no z'itrè régâlâ !  
Té porrî portâ à ta fenna  
On petit boquet dè couenna,  
Et racontâ à tè z'einfant  
T'ot cein que t'arâ vu per ice dein l'étang...  
La terrâ, ci tsautein, mè seimblîi rido chêtse :  
On est tant bin dein l'igbie frêse !  
Té faut veni !... — Su bin d'accôo,  
Que repond noûtron coo,  
Ne vu pas ferè dâi manâire  
Et l'igbie ne mè fâ pas pouâire,  
Mâ po passâ delè l'étang,  
Faut mè bâilli on coup dè man !  
— A ton servîço !... — Et la renallhie,  
L'attatse avouè on brin dè paille  
La piôta ào pi dâo brelurin,  
Que ne sè maufiâvè dè rein...  
Mâ la renallhie,  
Onna canaille !  
Tire lo rat pè lo fond  
Po lo neyî à tsavon !  
Vâo renasquâ... l'autro sè fot dè sè siclliâie,  
Et de tote sè dzevattâie !  
Et lo rat sè crayâi fotu...  
Mâ 'na cribletta que l'a vu,  
Rrran ! te l'eimpoûgn' avouè la paille  
Et la renallhie,  
Por lè dévouâi tî lè doû  
Dein lo bou !

\*\*\*  
Lo plliè rusâ compère  
Pâo sè fotre dedein,  
Et trâov' on plliè malin  
Que lâi fâ s'n'affère !

(D'après La Fontaine).

Sami.

## FORAINS

**S**OUVENT, plus tard, je les ai revus.  
Mais, ce n'était plus avec mes yeux  
de gosse...

Le jour avant, on fauchait l'herbe d'un champ,  
tout près de la place du village et nous savions  
qu'ils allaient venir. La classe terminée, comme  
nous faisons sonner nos socques sur la grand-  
route ! Le pousés passés dans les courroies de  
nos sacs d'école, pour les plaquer au dos, nous  
courions d'une seule traite, les voir s'installer.

Les hommes en espadrilles, casquette sur l'o-  
reille, large ceinture rouge, pantalon de velour,  
dressaient à grand coup de marteau la carcasse  
multicolore des « balançoires ». Nous admirions  
leur sûreté, leur adresse à démêler les pièces de  
bois et à les emboîter. Ils travaillaient vite. A  
deux mètres, leur roulotte lâchait une fumée  
bleue par sa minuscule cheminée de tôle : la  
femme cuisait la soupe. Des gosses ébouriffés,  
les mains sales, le pantalon trop long retenu  
d'un bout de ficelle, couraient pieds nus, al-  
laient chercher d'énormes bidons d'eau qu'ils  
ramenaient à petits pas en se déhanchant. Là-  
bas, le cheval au cou pelé, dévorait l'herbe à  
pleine bouche, sans relever la tête, inquiet de ne  
pouvoir manger à sa faim.

Le montage terminé, les hommes hissaient la  
lourde bâche avec ses rayures jaunes et rouges.  
Enfin, avec prudence, en gestes lents et assurés,  
ils plaçaient les panneaux peints à l'huile, figu-  
rant des scènes maritimes : un navire de guerre  
fendait la vague verte et écumeuse, crachant la  
fumée de tous ses canons, une caravelle à l'am-  
ple voilure immaculée et gonflée par le vent,  
survivalait un orage terrible aux éclairs fulgurants  
sur un ciel noir... Comme nous les regardions,  
ces tableaux, ils étaient vivants. Des partis se  
formaient, les uns étaient pour le cuirassé, les  
autres pour le voilier, le clan des garçons et ce-  
lui des filles.

En demi-cercle, les mains dans les poches,  
nous suivions sans en rien perdre, la mise en  
place de la « musique » avec sa grosse caisse, son  
tambour aux baguettes automatiques et sa belle  
dame dorée et argentée, une trompette dans  
chaque main.

Vite, nous allions souper pour retourner voir.  
Les hommes en costume de matelot, lançaient à  
grands coups de reins leur « bateau » qui giclait  
vers le ciel. L'un d'eux surtout, excitait notre  
muette admiration. Il laissait le client lancer  
son bateau et, brusquement, d'un saut, s'y agrip-  
pait à la force des poignets. Alors, arc-bouté,  
rejetant son corps en arrière, dans le vide, il im-  
primait à la balançoire une oscillation plus lon-  
gue et plus rapide ; bientôt, sa proue verticale  
piquait la toile du plafond. Le client s'était as-  
sis, pâle, cramponné aux barres de laiton, sou-  
riant quand même, à cause des gens qui le re-  
gardent. Alors, comme un singe, le matelot  
bondissait sur le sol, la main au battant de la  
cloche de bronze, scandant ses paroles : « Rollé,  
rollé ! En p'tit bateau ! »

Le lendemain, l'herbe jaune et tachée d'huile  
marquait la place des balançoires. Je me bais-  
sais pour ramasser un grand clou rouillé... les  
forains étaient partis. *Anelin.*

Ces dames jabottent. — Dans la loge de la mère  
Michu.

— Est-elle assez maigre la grande bringue du  
premier.

— Oui, mais elle a de beaux yeux.

— Parbleu ! C'est pas étonnant, la femme d'un  
oculiste !

Au restaurant. — Le client. — Voyons, garçon, re-  
gardez le bifteck que vous m'avez servi, il est à  
peine grand comme une pièce de cinquante centimes.

Le garçon. — Mais, monsieur, il ne coûte pas plus  
de cinquante centimes.

## LES SAUTERELLES HUMAINES



A chaleur des canicules, quand elle se  
fait sentir, a sur les humains des effets  
fort divers. Par exemple, je connais  
dans un de nos villages du Jura un bonhomme  
dont le cerveau sous l'influence d'un soleil tor-  
ride, se met régulièrement à bouillonner et en-  
fanter les choses les plus hétérogènes, tout com-  
me s'il s'agissait d'un habitant de Marseille.  
Agriculteur et cordonnier de son état, il n'a ja-  
mais songé à se faire journaliste, quoique le con-  
tenu de ce crâne si facilement en fièvre, l'eût sans  
aucun doute prédestiné à ce genre de travail où  
souvent l'imagination échafaude des combinai-  
sons sans trop se soucier de la nature des faits.

En plein après-midi d'un de nos derniers  
beaux dimanches, je fis irruption chez ce brave  
homme et, le trouvant, malgré la chaleur tropi-  
cale, pacifiquement assis devant sa maison, au  
milieu de sa famille, je crus devoir entamer le  
sujet qui lui est le plus cher, après que l'on eut  
eu, de part et d'autre, épuisé les effusions que  
provoque un agréable revoir, et je lui dis à peu  
près ceci :

— Eh bien ! mon cher Maurice Jaccard, n'a-  
vez-vous pas couvé cette année de nouvelle in-  
vention ?

— Si fait, si fait, me répondit-il empressé, ma  
dernière découverte n'est pas encore complète-  
ment au point, mais les prémisses font bien au-  
gurer du succès final de l'entreprise.

— Est-il permis de savoir de quel bienfait  
vous vous apprêtez à doter l'humanité ? lui de-  
mandai-je.

L'ami Maurice prit sa barbiche en la main  
gauche et la retroussa jusque sous les narines,  
comme s'il eût voulu en humer les poils grison-  
nants. Cela signifiait sans doute que ma ques-  
tion était un peu indiscreète et qu'il fallait, avant  
de dévoiler des secrets, prendre quelques précau-  
tions oratoires. Puis, la barbiche ayant retrouvé  
sa position normale, il m'expliqua posément ce  
qui suit :

— Le développement merveilleux des moyens  
de locomotion a mis l'homme en appétit. Cha-  
cun voudrait pouvoir s'attacher des ailes et s'é-  
lever dans l'éther à la suite du professeur Pic-  
card, l'illustre citoyen de Lutry. Une telle vul-  
garisation des vols dans la direction de la strato-  
sphère n'est pas encore possible, mais, qui sait,  
un jour peut-être pourrons-nous voler sans le  
secours coûteux d'un lourd moteur ou d'un im-  
mense ballon d'hydrogène. En attendant, je me  
suis dit que le mieux était de s'en tenir à une  
évolution naturelle, exempte d'abîmes jamais  
comblés. Avant donc de savoir voler de nos  
propres forces, apprenons tout simplement à  
sauter à la manière des sauterelles. Au bout de  
deux ou trois siècles d'un tel exercice, des ailes  
finiront bien, en vertu des règles du darwinisme,  
par nous croître sous les aisselles. Afin de faci-  
liser la transition, j'ai inventé une semelle en  
demi-lune qui s'adapte aux souliers par sa face  
horizontale et qui aidera à donner à notre dé-  
marche l'élan voulu. Vous connaissez évidem-  
ment l'élasticité des balles avec lesquelles les en-  
fants jouent ? Eh bien ! je suis parti du même  
principe pour construire mon appareil. La se-  
melle en question est un pneu très élastique,